

Seule dans la vi (II) e

Amère, je quitte avec précipitation l'atelier d'écriture. J'avais pourtant élaboré mon plan avec minutie et déployé mon artillerie lourde : ressortie ma jupe sexy, mon chemisier le plus seyant et mes bas de nylon. Ne reculant devant rien, j'avais même chaussé mes talons hauts ! J'avais étudié les façons de faire de ma cible, son heure d'arrivée, sa place habituelle. Mon plan : d'une simplicité imparable. Je me pointerai dix minutes avant lui, j'occuperai la chaise contiguë à la sienne. Avec gentillesse, sans trop en mettre, je le complimenterai sur son dernier texte « Ah ! Mon cher ! Une œuvre bouleversante ! » Tous mes efforts auront ont été vains : le beau Brummell que j'avais dans ma mire ne s'est pas présenté !

Malgré mes satanés talons hauts qui me massacrent les pieds, je me surprends à courir dans le corridor de la bibliothèque. Vite, attraper le prochain métro pour fuir les lieux de ce cuisant échec. Encore un ! Suis-je acculée à me créer un profil sur Tinder ? Je me sens ridicule !

Et pathétique !

La ligne orange se transforme en véritable cirque à cette heure-ci ! La meute se rue avec fureur sur le quai, direction Montmorency. Les agents de sécurité repoussent le flot de passagers vers le bout du quai, afin de bien compacter les sardines ! Vivement la ligne rose !

La rame immobilisée, c'est la cohue. Je m'engouffre avec frénésie dans le wagon, à la recherche d'une improbable place assise. Finalement, en équilibre précaire sur mes échasses — c'est leur seul avantage ! —, je m'accroche tant bien que mal à la barre d'appui. Le trajet s'annonce pénible. Coincée entre un colosse m'offrant généreusement son aisselle et le sac à dos d'une couventine à jupette, j'essaie de me réfugier en moi-même. Peine perdue, une voix lénifiante

robotisée débite ses sermons de sécurité et de civisme, et achève de m'exaspérer!

À travers le fatras de têtes inclinées et de bras étirés, j'aperçois à courte distance, une petite bonne femme fermement agrippée au pôle central du wagon. Elle m'apparaît vaguement familière. Curieux personnage: trapue et obèse, sa tête ronde est ornée d'une tignasse ébouriffée de cheveux blancs. Le cartilage de son oreille en chou-fleur arbore un imposant piercing argenté. Son manteau d'hiver aux motifs décolorés assurément déniché au Village des valeurs ne paie pas de mine. Un leggings verdâtre emprisonne ses cuisses rondelettes et une vieille paire de souliers de course complètent son accoutrement. Elle protège entre ses jambes un sac à dos, semblant contenir ses précieux avoirs.

En dépit de la mêlée ambiante, un périmètre invisible se matérialise autour d'elle. En effet, la dame est affectée d'une logorrhée compulsive. Son regard balaie l'espace à la recherche d'un interlocuteur. Sans surprise, ses tentatives désespérées provoquent un climat de gêne, créant autour d'elle un vide sidéral. Chacun s'abrite dans son monde, qui déchiffrant ses courriels, qui visionnant une vidéo ou s'excitant à un débile jeu en ligne. « Mon Dieu que cette femme a l'air seule! » pensai-je. Qu'à cela ne tienne, madame poursuit son soliloque incessant. J'en perçois quelques bribes au passage: son propriétaire dégueulasse, son loyer trop cher, et tutti quanti.

Intriguée, je continue à l'observer à la dérobée. Durant une courte seconde, nos yeux se croisent, et j'ai tout juste le temps de remarquer ses iris bleus et son expression affolée. Comme tout le monde, je l'évite honteusement et me réfugie dans ma bulle.

Les portes du wagon s'ouvrent enfin devant les escaliers de sortie de la station Jarry. Comme la débâcle printanière, la foule se déverse sur le quai. Elle se fraye un chemin vers la surface avec l'énergie du désespoir tels des saumons remontant le courant vers leur lieu de fraie.

Un peu devant moi, l'étrange passagère gravit avec peine la première volée de marches. « Peut-être que je devrais lui adresser la parole... non, ce serait absurde, moi comme tous les autres, j'ai cherché à l'éviter ». Curieuse, je décide pourtant de la suivre.

La dame débouche sur Jarry et enfile à droite, dans la direction de mon logement. Je lui emboîte le pas discrètement, empruntant le trottoir opposé. Au bout de quelques minutes, elle disparaît dans une encoignure, entre deux édifices commerciaux. Je m'empresse de traverser la rue pour ne pas perdre sa trace. Toujours incognito, je jette un œil furtif dans le renforcement des bâtiments. À la faveur de l'éclairage diffus, je remarque un amoncellement de boîtes de carton, quelques couvertures et un panier d'épicerie rempli de sachets de plastique. Je reconnais enfin la sans-abri tout juste arrivée dans le quartier.

Elle s'installe dans sa maison de carton. Adossée au mur et assise sur un vieux sac de couchage, elle empoigne son sac à dos. Elle l'entrouvre et en ressort un gros chat, un magnifique félin angora qu'elle caresse avec affection ! Son ami à quatre pattes le lui rend bien. Il grimpe et se love tendrement dans son cou pour la réchauffer. On jurerait qu'il lui chuchote à l'oreille des mots doux, imprimant sur le visage de sa maîtresse un sourire béat de félicité.

Chamboulée, je m'écarte de mon point d'observation et reprends la route. Je me risque à lui faire signe de la main; elle ne me remarque même pas, toute à sa relation avec son affectueux compagnon.

Je m'éloigne, perdue dans mes pensées, imprégnée par cette scène si particulière. L'éclairage cru des commerces projette une lueur blafarde sur la face des passants pressés de retourner chez eux. J'avance d'un pas traînant, insensible au vent surnois qui me glace les mollets. J'ai faim, mais qu'est-ce que je pourrais bien manger ? Pas le goût de cuisiner. Je bifurque dans ma rue ténébreuse. La nuit est presque tombée. Les branches dénudées des grands érables amplifient mon humeur maussade. D'habitude, le bruissement des

feuilles mortes me remplit d'une joie tout enfantine. Là, il me rappelle les années qui passent.

Je m'arrête devant la façade sombre de ma demeure. Hésitante un instant, j'y jette une œillade accablée. Je franchis le portail de fer forgé et gravis lentement les marches du rez-de-chaussée. Je tâtonne pour insérer la clé dans la serrure. Je bataille ferme à coups de pied avant que la porte daigne enfin s'ouvrir.

Je pénètre chez-moi. Il fait froid. J'allume la lampe du vestibule. J'expédie mes escarpins maudits au fond du garde-robe. L'appartement silencieux renvoie le craquement des lattes du plancher de bois franc. Le long corridor me conduit à la cuisine abandonnée.

Personne, bien sûr. Pas même un chat.